



bermuda & panama

L'histoire d'un nom qui tire son appellation d'un lieu. Chaque jour, pendant l'été.

Ces pantoufles venues de Charente



C'est en Charente, pays des moulins à papier, que sont nés les premiers chaussons en feutre que l'on glissait, à l'origine, dans les sabots.

Vous êtes un peu pantoufflard, ce matin ? Ça tombe bien. On va vous montrer que la pantoufle est un art.



L'histoire de la pantoufle commence au temps des sabots. A partir de l'an 1500 et jusqu'au siècle dernier, le sabot est la chaussure la plus portée à travers nos contrées.

Papier. On produit donc beaucoup de feutre en Charente. Et il y a beaucoup de rebuts. Tant chez les tisserands que dans l'industrie papetière où il faut se débarrasser des feutres usagés.

Les sabots, on le sait, sont fabriqués à même le bois. Selon les régions, l'essence peut être plus ou moins tendre. Il n'empêche, le confort est assez rudimentaire.

Pour plus de confort encore, certains rembourrent leurs sabots avec de la peau ou de la laine. On voit alors apparaître de petits chaussons qui protègent le pied à la fois du bois et du froid.

C'est chose faite vers l'an 1900. Nobles et bourgeois en achètent d'abord pour leurs domestiques, afin qu'ils se déplacent sans bruit...

Quelques industriels investissent alors le secteur. La charentaise s'habille de tissu écossais avec le succès que l'on connaît. Mais elle se décline aujourd'hui dans des versions résolument colorées pour que chacun trouve charentaise à son pied.

CHRISTINE MASUY



La série en radio Retrouvez la série bermuda & panama en radio, sur La Première. Chaque matin vers 9 h 15, Christine Masuy raconte comment un nom de lieu est entré dans la langue.

Demain : Au temps des Mongols

50 Belges d'ailleurs (3/5)

Ils sont 464.441, ces Belges qui ont décidé de vivre leur vie ailleurs. Pour concrétiser leurs rêves, pour changer d'horizon, pour se lancer dans l'aventure... En voici 50. Des célèbres et des anonymes, qui ont quitté le pays. Leur destin n'est pas banal.



1 NAZARETH



Martina Shama-Sostar

Conservatrice d'un site archéologique L'histoire de Martina est faite de voyages et de rencontres, entre Anvers, Bruxelles, Jérusalem et Nazareth. Mais c'est surtout l'histoire d'un incroyable voyage dans le temps et d'une rencontre singulière... avec l'Histoire. C'est en Belgique que Martina rencontre Elias en 1980.

Sans le savoir, ce propriétaire pousse Martina et Elias vers un destin exceptionnel. A la recherche d'un emplacement, ils « trébuchent », comme aime le dire Martina, sur un vieil entrepôt, presque en ruines.

« Au fond, nous n'avions aucune idée du trésor que nous avions sous les pieds »

aide son père qui commence les rénovations et est alors loin de soupçonner l'édifice auquel il apporte sa modeste pierre. « Un jour, on est arrivé à un niveau où ça avait l'air de tout autre chose : c'était de la terre avec des petites pierres au milieu du mur. Et c'est comme ça qu'on a découvert une ancienne tuyauterie en poterie ! »

Pourtant, il faudra plusieurs années avant que Martina, Elias et Jilil apprennent ce qu'ils ont véritablement découvert. En 1993, un expert du bureau israélien des antiquités leur affirme qu'il ne s'agit que d'un ancien

bain turc de 1885. Ils peuvent en faire ce qu'ils veulent... « Au fond, nous n'avions aucune idée du trésor que nous avions sous les pieds jusqu'en 1999, quand une archéologue anglaise nous a rendu visite. C'est la première à nous avoir annoncé que ce que nous avions en dessous de nous, c'étaient de formidables thermes romains vieux de 2.000 ans ! »

Dès cet instant, les archéologues et les historiens de toutes les nationalités défilent. En 2000, Martina et Elias ouvrent le site au public. Deux ans plus tard, le bureau des antiquités revient. « Ils nous ont dit : à partir de maintenant, vous ne pouvez plus rien toucher sans notre licence ni notre présence. »

Quant à la Belgique justement, elle y retourne seulement depuis que son fils y a commencé ses études d'ingénieur civil à l'université de Liège. « Bien sûr, ça me fait plaisir de revoir les villes d'Anvers, de Bruxelles, de Liège, de me balader dans les quartiers dans lesquels

j'ai vécu. » Mais Martina n'envisage pas de retourner vivre en Belgique pour autant. « Ma vie est ici, en Israël. Qu'est-ce que j'irais faire en Belgique ? Quand on vit avec une découverte comme la nôtre, on n'a pas envie de l'abandonner ! »

Si elle a déjà vu passer 2 intifadas et 3 guerres, Martina n'a pas peur : Nazareth n'est jamais une cible pour les attaques, et c'est une des villes israéliennes les plus agréables à vivre. Pourtant la deuxième intifada a quand même fait fuir les touristes. La famille Shama a vécu des années difficiles mais elle s'en est sortie. « Je pense que nous jouissons d'une protection un peu spéciale... Quelque chose a été caché pendant 2.000 ans puis a resurgi. On dirait que ça a été apprécié plus haut que chez nous. »

ELODIE BLOGIE (st.)



2 LYON

Serge Dorny Directeur de l'Opéra de Lyon

Quand on aime la musique, on ne reste pas à la maison. Voyez Gérard Mortier ou Bernard Focroulle, on en parle par ailleurs dans cette série. Voyez Serge Dorny. Les carrières se forment de poste en poste, de ville en ville. Serge Dorny, 50 ans, a côtoyé Mortier à la Monnaie, fut directeur artistique du Festival des Flandres, directeur du London Philharmonic Orchestra, assura une saison lyrique du Festival de Glyndebourne. Depuis janvier 2003, il est directeur général de l'Opéra de Lyon. Bienôt dix ans : Serge Dorny se plaît dans cette ville. Ou dans son bureau, au 7<sup>e</sup> étage de l'Opéra, où il profite d'une vue à 180° sur le Rhône, les toits de l'hôtel de ville et la basilique de Fourvière. On n'abandonne pas cela si facilement. J.-C. V.



3 LA HAYE

Serge Brammertz Procureur au Tribunal pénal international pour l'ex-Yugoslavie

Le magistrat est un voyageur. Il est à La Haye depuis 2003 comme procureur adjoint à la Cour pénale internationale. Mais en 2006-2007, il s'en est allé au Liban à la tête de la commission d'enquête internationale sur l'assassinat de l'ancien Premier ministre Rafiq Hariri. Pour revenir en 2008 à La Haye et succéder à Carla Del Ponte. « La Haye, ce n'est pas un grand dépaysement, dit cet homme de 50 ans. Quand on vient de Belgique, ce n'est pas exotique et le climat est un peu similaire. » Trois à quatre fois par an, il retourne à Eupen voir sa mère, ses trois frères et sœurs, ses neveux et nièces. Son mandat vient d'être renouvelé jusqu'en décembre 2014. Et après ? « On verra ! » J.-C. V.



4 RABAT

Eric Gerets Entraîneur de l'équipe marocaine de football

A Rabat, la presse ne ménage pas ses efforts pour déstabiliser Eric Gerets. On pointe du doigt son salaire mirabolant dans un pays pauvre : 243.000 euros par mois, hors primes, mais il n'y en a guère. On soupçonne qu'il ne paie même pas d'impôt sur ces sommes. Et on l'accuse d'être à l'origine des mauvais résultats des Lions de l'Atlas. Mais tout ça n'entame pas le plaisir de l'ex-Standardman de se trouver au Maroc. « La vie ici me plaît beaucoup, disait-il en substance au Soir il y a quelques semaines. J'adore le soleil, l'eau, la chaleur, le calme. Et j'ai tout ça ici, dès que je me lève le matin. » Il y a de quoi se plaire en effet, dans sa belle villa proche de Rabat, face à la plage et à l'océan Atlantique... J.-C. V.

5 INDIANAPOLIS



Eric Bachelart Directeur d'un team de course, le Conquest Racing

Sûr que son entourage proche a dû le traiter d'inconséquent plutôt que d'audacieux lorsqu'au milieu des années 90, Eric Bachelart convainca son épouse Martine de franchir l'Atlantique en compagnie du petit Elliot, âgé de quelques mois. Cette « transat », le « Bache » l'a effectuée à de nombreuses reprises déjà, depuis que sa progression - F.Ford, F3, F3000 - vers la F1 s'est quelque peu brisée sur l'autel des finances. Sacré champion Indy Lights en 1991 - l'antichambre de l'Indy Car, la « Formule 1 américaine » -, il a pris goût à la course made in USA en disputant plusieurs saisons en Indy, et en prenant part à deux éditions des 500 Miles d'Indianapolis, très modestement désignée par les Américains comme la plus grande course au monde ! C'est précisément dans la capitale de l'Indiana que la famille Bachelart - qui s'agrandira un peu plus tard avec l'arrivée d'Emilie - pose ses valises en 1995. Et c'est là qu'Eric Bachelart installe les ateliers du Conquest Racing avec lequel il va tenter dès l'année suivante de conquérir l'Amérique. Une aventure qui ne s'est jamais apparentée à un long fleuve tranquille, loin de là. Le bon vieux hamburger s'est à certaines périodes plus souvent invité au menu des Bachelart que le T-bone steak... Il y a peu, l'écurie a même failli disparaître en même temps qu'un championnat un moment plongé dans les difficultés. Mais une fois la tempête passée, le Conquest Racing a pu fêter l'an dernier ses 15 ans d'existence. En continuant à s'engager régulièrement en Indy Car. Et, depuis le début de cette année, en se lançant même dans le championnat américain d'Endurance. L'an dernier, Eric Bachelart a refait une sympathique apparition au volant en disputant les 24 Heures de Francorchamps avec Jean-Michel Martin et Marc Duez sur une rutilante Ford Mustang, une américaine bien sûr... Mais depuis, le « Bache » est retourné vivre sa passion de l'autre côté de l'Atlantique. Pour le plus grand bonheur de la famille... THERRY WILMOTTE



6 CANBERRA

Simon Leys Ecrivain

Quand Simon Leys, Pierre Ryckmans pour l'état civil, né en 1935, parle de Michaux (dans Le studio de l'inutilité), on pourrait lui appliquer ses mots : « Etranger chez soi, il faut absolument se découvrir un ailleurs pour légitimer cette alarmante condition. » Ce fut la Chine pendant 12 ans. Puis l'Australie, quand Liu Ts'un-yan, directeur du département chinois à l'Université nationale australienne, l'a invité en 1970. Installé à Canberra pour trois ans, avec son épouse et leurs quatre enfants, il y est toujours. Les contacts avec l'Europe se font par fax, sauf exceptions. Pour lutter contre les bêtises de l'administration belge qui refuse de délivrer un passeport à ses enfants, par exemple.

PIERRE MAURY



7 BARCELONE

Bernard Meunier Directeur général de Nestlé Espagne

L'Espagne en crise, il connaît. Quand il y assume la direction de Nestlé, nous sommes en 2008, quelques semaines après la chute de Lehmann Brothers. Quatre ans en plus tard, il explique que « tout est compliqué » même si le secteur agroalimentaire « s'en sort mieux car il est anticyclique ». Bernard Meunier n'a pas l'air d'avoir peur des situations inédites. Né en 1960, il n'a pas trente ans quand il quitte la Belgique, direction la Suisse et le siège central de Nestlé. Au début des années 90, il part en Hongrie puis en Russie. Aujourd'hui installé à Barcelone, ce globe-trotter considère l'Espagne comme « une étape, pas loin de la Belgique ».

GUILLAUME BONTOUX, À MADRID



8 ANTANANARIVO

Pierre Maury Journaliste littéraire

« Je suis arrivé à Madagascar pour la première fois en 1997, pour couvrir les Jeux de la Francophonie. Depuis plusieurs années, je pensais partir vers l'Afrique, pour changer de manière de vivre. L'occasion s'est présentée pendant ce reportage, quand j'ai constaté pouvoir continuer mon travail de loin. » Pierre Maury travaille d'abord pour les pages Culture du Soir. Il écrit pour des journaux locaux et anime deux blogs : l'un d'eux étant le relais de la Bibliothèque malgache, une maison d'édition qu'il a fondée. « Dans l'ensemble, la vie est calme. Je passe la plus grande partie de mon temps à travailler à la maison, sur la plus haute colline d'Antananarivo, dans un quartier fait d'un réseau de ruelles en escaliers. » J.-C. V.

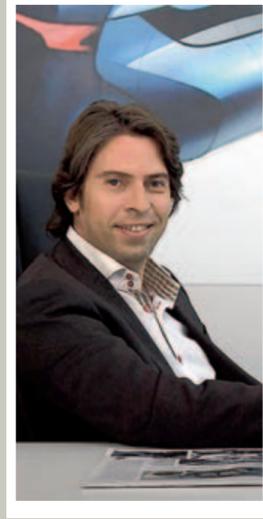
9 DON CARLOS (URUGUAY)



Yvonne et Thierry Rotthier Eleveurs

C'est l'exemple même d'une cassure et d'un nouveau départ. Thierry Rotthier fut directeur des brasseries Wilemans, à Bruxelles, et bourgmestre de Lasne pendant 35 ans. Yvonne Rotthier travailla pour la coopération au développement. Et soudain, c'est le déclin pour l'Uruguay. « Lors de nos multiples voyages autour du monde, nous sommes passés en Uruguay pour visiter des amis et nous avons tout de suite senti que ce pays nous plaisait », raconte Yvonne. En 2003, on leur propose d'acheter un champ, une propriété agricole en pleine nature. C'est là qu'ils veulent se fixer. Ils acquièrent, élèvent des bovins, des moutons, des chevaux. « La vie sur place est très agréable, reprend Yvonne. La nature est très belle et encore très préservée, la population locale est gentille, enthousiaste et courageuse. Notre activité d'élevage s'est très rapidement développée et nous donne pas mal de travail mais beaucoup de satisfaction. Tous les jours, nous montons à cheval minimum 2 à 3 heures, parfois le double, pour voir le bétail, les clôtures, les aménagements à réaliser et pour le plaisir de se promener dans cette magnifique nature. Une fois par semaine, nous allons à la ville pour faire nos courses et rencontrer nos amis qui vivent plus dans la movida des stations balnéaires, et ces mêmes amis montent régulièrement chez nous pour des journées de détente avec un programme cabalgadas y asado, promenades à cheval et barbecue. » Et la Belgique ? « Elle ne nous manque pas vraiment. L'Uruguay est un petit pays tranquille. Il n'y a pas tous les problèmes qu'on rencontre en Belgique. Ce sont plutôt la famille et les amis qui nous manquent, mais les enfants et petits-enfants viennent régulièrement nous voir et ils sont ravis de monter à cheval dans ces immenses espaces. » CLÉMENTINE DELISSE (ST)

10 MOSCOU



Thomas Bigwood Designer chez Renault/Avtovaz

Une partie de ses ancêtres avait été ruinée par l'affaire des emprunts russes au début du XX<sup>e</sup> siècle. Aujourd'hui, Thomas Bigwood, qui tient son nom d'un grand-père anglais, préfère en plaisanter. Le jeune homme, 38 ans, arrivé à Moscou en septembre dernier, a une autre priorité : donner un coup de jeune à Lada, l'illustre fabricant de voitures soviétiques. Designer chez Renault, il a relevé le défi lancé par le constructeur français qui, avec son partenaire Nissan, est entré au capital d'Avtovaz. Le géant russe de l'automobile. A la tête du nouveau studio de design d'Avtovaz, créé dans le cadre de la fusion avec Renault-Nissan, Thomas Bigwood a pris goût à cette capitale : « Nous, les designers, sommes des éponges. Il nous faut un contexte créatif. Moscou s'imposait ! » Il est entouré de jeunes locaux, plus ou moins anglophones : « De vrais talents ! Ils apportent du neuf, du frais ! Ils ont une façon bien à eux de dessiner et de mettre en couleurs. » La vie à Moscou n'est cependant pas toujours une partie de plaisir. « Mais je le savais quand j'ai accepté de venir ! » Au travail, le stress est roi : « Il y a quelque chose de coriace. Faut être cow-boy, défricheur... » Mais anticipation et planning sont des mots inconus ici : « Pas toujours facile de trouver un compromis. » Dans la vie de tous les jours, cet amateur d'art underground ne s'ennuie pas non plus. « Il y a toujours quelque chose d'inattendu qui surgit. C'est difficile de prévoir. Des petites choses simples qui, chez nous, se passent de manière très fluide peuvent, ici, se transformer en course d'obstacles. Mais, tout d'un coup, ça se débloque ! Un pays plein de surprises. » Venu pour un contrat de trois ans, Thomas Bigwood ne regrette pas le challenge et le vrai dépaysement. Mais il n'est pas sûr de rester plus longtemps. BENJAMIN QUÉNELLE, À MOSCOU